

Punk Rock, examens de conscience

par Quentin Noirfalisse – Photos de Louis Theillier

Harcèlement, moquerie, peur d'échouer, passions, besoin d'évasion, violence extrême... Simon Stephens, dramaturge brillant, ausculte dans un huis-clos les envies, les angoisses et les psychoses d'un groupe d'ados se côtoyant, à l'abri des adultes, dans une « unité de documentation » d'une école privée anglaise. Punk Rock secoue les méninges et les tripes, trempant sa réflexion sur le devenir des jeunes (et les peurs de leurs parents) autant dans le massacre de Columbine que l'enfance de Simon Stephens et d'autres œuvres de la culture populaire.

C'était le 20 avril 1999. Cela semble si loin, sur la ligne du temps médiatique, et si proche à la fois. Eric Harris, 18 ans et Dylan Klebold, 17 ans, sont arrivés à 11h10 sur le campus de l'école secondaire de Columbine, dans un bled qui ne rappelait encore rien à personne. Chacun avait sa propre voiture.



Eric Harris a vu Brooks Brown, un autre étudiant. Brooks avait déjà reçu des menaces de mort de la part d'Eric, deux ans avant. Eric les avait publiées sur son site, après qu'ils se soient brouillés. La mère de Brooks avait porté plainte, à l'époque. Un policier avait interrogé Eric, qui avait dit qu'il détenait des explosifs chez lui. Et puis qu'il avait aussi une liste avec des personnes à tuer dans son lycée. Le policier demanda un mandat de perquisition.

Le mandat n'arriva jamais dans les mains d'un juge.

Eric Harris et son pote Dylan Klebold, allaient aussi être arrêtés, après avoir volé des outils dans un van. Nous sommes coupables, disent-ils, et le juge leur colle une aide psychiatriques, avec médocs en vrac à l'appui. Et, donc, ce 20 avril 1999, Eric voit Brooks Brown arriver vers lui. Il lui dit : « Brooks, maintenant, je t'aime bien. Pars d'ici. Rentre chez toi. »

L'horreur allait pouvoir commencer, avec, aux manettes, deux adolescents en surconsommation du jeu Doom, des plans morbides plein la tête. En cette fin de matinée qui se muerait bientôt en onde traumatique sur l'ensemble des USA, Eric et Dylan vont tuer un prof, douze étudiants et en blesser vingt-quatre autres. Leur journal personnel voyait plus loin, avant qu'ils ne se tirent une balle dans la tête à Columbine. Ils imaginaient détourner un avion et le crasher sur une tour de New York. Leur compteur mental détraqué aurait préféré 500 victimes, pas treize.

La tuerie de Columbine n'est pas unique dans l'histoire des États-Unis. Il y en a eu avant, et il y en a eu après – dont une, atroce, en Allemagne (2009), par un étudiant de 18 ans, au collège Albertville-Realschule. Ancien de l'endroit, Tim Kretschmer fera quinze morts. Columbine marque un moment pivot, par sa gravité, par la méticulosité de sa



préparation, par les débats innombrables qu'elle a soulevés sur les causes du massacre, de l'influence des jeux vidéo aux médicaments administrés aux deux adolescents en passant par leur isolement social, la psychopathie présumée d'Eric voire la prétendue influence d'un Marilyn Manson qu'ils n'écoutaient même pas.

La tuerie va donner lieu à deux films. Il y aura d'abord un documentaire de Michael Moore, *Bowling for Columbine*, où le réalisateur à casquette dénonce, sans langue de bois, la facilité de se dégoter une arme à feu en Amérique. Et puis, un film, torturé, éthéré de Gus Van Sant, *Elephant*, qui raconte, sans référence à Columbine, une journée dans un collège, où, dans l'air, se prépare une tuerie par des élèves têtes de turc.

Au moment de *Columbine*, Simon Stephens a 28 ans. Sa seconde pièce de théâtre vient d'être donnée à Londres. Il verra *Elephant*. Ça laissera une trace. La tuerie, elle, il la voit comme « une cicatrice sur le début du 21ème siècle », mais aussi un « schisme dans la moralité, une sorte de transgression et d'horreur ». Un événement qui aurait pu se passer chez lui, en Angleterre, imagine-t-il. *Columbine* est donc l'une des raisons qui l'a poussé à écrire *Punk Rock*, dont le titre, évasif, pourrait presque vous emmener sur une fausse piste. Il ne s'agit pas de musique, ici, ni encore moins de la fin des années 70 au Royaume-Uni.

Si *Punk Rock* s'appelle ainsi, explique Stephens, qui reconnaît les influences du film *If...* de Lindsay Anderson et de la pièce *History Boys*, c'est parce que le punk était « un esprit de défiance et d'aspiration à quelque chose de plus ». Aspirer à quelque chose, c'est ce que tous les personnages de *Punk Rock* font, à leur manière.



Tout démarre avec l'arrivée de Lily Cahill dans une école secondaire privée, à Stockport. Stockport, avec ses 130 000 et quelques âmes, est une ville située pas trop loin de Manchester. C'est là-bas que Simon Stephens a grandi. Stephens allait dans une école secondaire générale. De l'autre côté de la rue, il y avait une vieille école privée en brique rouge. Il fallait payer et passer un examen d'entrée pour y rentrer. Jusqu'à aujourd'hui, Stephens

n'y a pas mis les pieds, développant, adolescent, un imaginaire quant à ce qui pouvait se passer dans ce lieu, où il y avait des filles et peut-être une autre vie que celle qu'il connaissait. Cet imaginaire cent fois ressassé embaume *Punk Rock*.

Lily Cahill, donc, rencontre d'emblée William Carlisle, un adolescent qui pose plein de questions (sur son manteau en fausse fourrure, sur le transport qu'elle a utilisé pour venir), dans l'unité de documentation de l'école. Lily a déménagé depuis Cambridge, où son père travaillait à la fameuse université. Ses camarades d'écoles là-bas, ils étaient comment ?, demande William, insistant. « Des gros porcs, horribles et grossiers. Ils étaient très riches et très cons », dit Lily.

Un ballet va s'installer, durant toute la pièce, dans cette bibliothèque. Sans cesse présents il y a ces « examens blancs », des faux partiels qui approchent, sorte de tests pour préparer les « vrais »

examens. L'unité de documentation accueille les états d'âme et les répliques qui fusent d'une brochette de personnages. Il y a Bennett et son langage brutal qui tyrannisent Chadwick, archétype de la tête de turc fan de physique et de Paul Dirac, prophète de l'antimatière. En passant, Bennett s'en prend aussi à Tanya, pour son physique un peu trop en dehors des normes – et qui a le malheur d'être amoureuse d'un prof. Cissy rêve de se barrer, un jour, de Stockport. Elle panique à l'idée de ne pas avoir 18 partout. Un seize, dans son esprit, pourrait l'empêcher de fuir son carcan. Pour compléter cette bande, il y a aussi Nicholas Chatman, amateur de boissons protéinées, mec musculeux, l'équivalent du joueur de foot américain dans les séries Made in California.

Au cœur de ce huis-clos, où la tension monte au fur et à mesure que les examens approchent, il y a une forme de triangle amoureux. William aimerait bien que Lilly accepte d'aller au restaurant avec lui, qu'ils s'embrassent, mais Lilly, elle, est déjà avec Nicholas Chatman, l'homme qui a une montagne de « phéromones dans chaque épaule ». Dans une spirale qui s'assombrit sans cesse, Bennett, pris par un doute autour de sa propre sexualité, va tenter, de plus en plus, de ridiculiser Chadwick. Celui-ci monte dans les tours mentaux, en invoquant l'antimatière, sa puissance, et en se demandant si finalement, il ne vaudrait pas mieux « simplement en finir », prophétisant, dans une tirade folle, mais brillante, une fin du monde qui n'épargnera ni lui, ni Bennett. Une manière de prétendre que le harcèlement qu'il subit ne l'inquiète pas, face au devenir du monde.

Dans les marges du récit, déboulant avec un mensonge sur la mort de ses parents (mais ne disant rien sur ce frère, mort pour de vrai, lui, et qui semble agir comme un fantôme), William plonge dans une errance psychotique. Il boit du Campari au raisin entre les cours, fume sans doute quelque chose, commence petit à petit à délirer – sur son quartier, sur les gens qui semblent dangereux, sur lui-même qui pourrait devenir dangereux. Personne ne le remarque, sauf Lily. Elle tente de le rassurer : 99 % des jeunes sont des gens bien. Ils vont se marier, vivre une vie « raisonnable, bonne ». Comme Eric Harris à Brooks Brown, William va lui donner un conseil, à cette Lily qui doit l'aimer. « Demain, ne viens pas. »



Dans **Punk Rock**, les adolescents se retrouvent confrontés, entre les quatre murs du centre de documentation, à tout ce qui peut les tarauder, des inquiétudes sexuelles à l'irrépressible besoin de paraître, de l'envie de partir hors des sentiers battus par les parents pour s'inventer un devenir, au besoin de réussir ses examens – parce que ça ferait tâche, ils ne sont pas des « chavs » tout de même, des gosses des classes populaires.

Livrés à eux-mêmes, ils sont le reflet exacerbé de l'angoisse qui saisit, souvent, les adolescents, mais aussi leurs parents, et les parents d'adolescents en devenir (Stephens dit souvent avoir écrit cette pièce et s'être penché sur les soubresauts des jeunes et du vaste monde parce qu'il était lui-même devenu père).

Les adultes, eux, ne sont pas là. Jamais. Ils n'arriveront que trop tard, laissant le champ des possibles aux adolescents. Il n'y aura qu'un psychiatre, une fois que William aura définitivement pété un plomb, retournant son flingue contre les autres du centre de documentation, pour lui faire remplir un interminable questionnaire.

Face à lui, William émettra un vœu : mener à nouveau une vie normale. Retour en boomerang du réel sur la névrose : il est déjà trop tard.